

« Be Natural : The Untold Story of Alice Guy-Blaché », de Pamela B. Green, 2018, et « Alice Guy, l'inconnue du 7^{ème} art », de Valérie Urréa et Nathalie Masduraud, diffusé sur Arte le 5 janvier 2022 : même sujet, mais pour quels résultats ?

De Coraline Refort

Alice Guy, dont le travail et la biographie font toujours aujourd'hui l'objet de discussions et de débats transnationaux, fascine encore autant qu'elle inspire. En témoignent deux des œuvres filmiques produites au cours de ces dernières années sur son histoire et qui ont le mérite d'illustrer efficacement la richesse des éléments de réflexion sur la réalisatrice française : *Be Natural : The Untold Story of Alice Guy-Blaché*, de Pamela B. Green, Be Natural Productions, sorti aux Etats-Unis en 2018, en France en 2020 sous le titre *Be Natural : l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché* grâce à la société de distribution Splendor Films (nous parlerons ici de la version originale étasunienne), et *Alice Guy, l'inconnue du 7^e art*, de Valérie Urréa et Nathalie Masduraud, diffusé sur Arte le 5 janvier 2022.

Bien que ces deux films n'aient pas de liens directs entre eux, il nous semble pertinent ici de les confronter car ils illustrent les mille pistes de réflexion que soulève la figure d'Alice Guy, tant ces deux œuvres aboutissent à des résultats différents. Au-delà des distinctions élémentaires (la première œuvre est un long-métrage étasunien destiné aux salles cinématographiques, l'autre un documentaire français de 50 minutes destiné à la télévision), ce sont surtout les différences méthodologiques que nous souhaitons évoquer.

Commençant cette analyse synthétique par *Be Natural*, la première chose qui saute aux yeux est que le film de Pamela B. Green n'est ni académique ni purement didactique. À la différence de la majeure partie des œuvres filmiques produites sur Alice Guy^[1], *Be Natural* est très long, presque deux heures de film, divisées en trois parties : une introduction sous la forme d'une présentation biographique chronologique d'Alice Guy, une seconde partie, plus insolite, sous forme d'une sorte d'enquête policière expliquant le chemin parcouru par Pamela B. Green pour la retrouver, et enfin une conclusion qui tente d'expliquer l'effacement d'Alice Guy de l'histoire. Si la partie biographique est plutôt brève bien que graphiquement intéressante, le cœur du film est quant à lui bien plus dense et passionnant, nous permettant notamment de voir les descendants d'Alice Guy, qui pour la plupart ignoraient complètement l'importance de leur ancêtre, de suivre ensuite les traces des documents filmiques et papiers présents dans les archives étasuniennes et européennes, de s'interroger sur la carrière même de la réalisatrice, mais aussi d'assister aux démarches de Pamela B. Green tentant de reparcourir la carrière d'Alice Guy à travers la documentation retrouvée. Toute la seconde partie du film est ainsi dédiée à une excitante chasse au trésor qui, grâce à de nombreuses interviews et des documents archivistiques précieux, est enrichissante pour les connaisseurs comme pour les amateurs. La réalisatrice étasunienne a effet abattu un travail impressionnant et sauvé/retrouvé de nombreux documents filmiques et papiers, pour la plupart inédits. Cependant, l'ensemble du film est assez déséquilibré, et un peu frénétique. En voulant trop en dire, *Be Natural* se perd dans ses informations. La réussite du film repose surtout sur le fait d'avoir mis en valeur la carrière d'Alice Guy à la lumière des traces archivistiques restantes. De plus, le regard étasunien porté à l'histoire d'Alice Guy est très pertinent et permet de mettre en évidence, grâce à des sources et archives inédites et disséminées dans tous les États-Unis, une autre facette de la vie de la réalisatrice française parfois négligée en France. Notons par ailleurs que la scénariste de *Be Natural*, Joan Simon, conservatrice au Whitney Museum of American Art de New York, est elle-même l'autrice d'une importante étude sur la réalisatrice (*Alice Guy Blaché : Cinema Pioneer*, Yale University Press, New Haven and London

2009), permettant au film d'acquiescer une précision historique notable. Remarquons enfin la traduction du titre du film en français : l'on passe du non-dit, de l'ignorance (*untold*) au dissimulé (*histoire cachée*), car effectivement l'histoire d'Alice Guy a bien été racontée et étudiée, mais son nom reste encore trop peu connu du grand public et son travail pas encore suffisamment étudié organiquement ni reconnu à sa juste valeur.

Le documentaire français de Valérie Urréa et Nathalie Masduraud apparaît, par comparaison, bien plus classique. L'on suit chronologiquement surtout la carrière d'Alice Guy, de ses débuts chez Gaumont jusqu'à son retour en France après l'incendie de la Solax, avec certes un épilogue sur sa quête de reconnaissance vaine, quand le film de Pamela B. Green offrait un arc narratif bien plus large, en partant de son enfance jusqu'à bien après sa mort. Les réalisatrices françaises ont donc choisi de se concentrer surtout sur la carrière cinématographique d'Alice Guy, pour remettre en avant la réalisatrice et faire de leur documentaire une incarnation de ses mémoires. Ainsi, Valérie Urréa et Nathalie Masduraud ont décidé de raconter l'histoire d'Alice Guy en suivant, comme fil rouge, son autobiographie, dont des passages, réécrits et réélaborés, lus à la première personne s'entremêlent à des extraits d'interviews et à une narration externe qui vient compléter les deux premières sources. Grâce à un habile mélange d'extraits de fictions (des films d'Alice Guy mais pas seulement), d'archives filmées, de photographies rares voire inédites, mais aussi d'images d'animation (signées Catel Muller, qui a aussi illustré le roman graphique *Alice Guy*, Catel & Bocquet, Casterman, Bruxelles 2021, et qui est à l'initiative de ce documentaire), le spectateur est transporté assez facilement dans le contexte et la vie même de la réalisatrice. Le documentaire n'apprendra peut-être rien de nouveau aux connaisseurs, mais nous transporte de manière efficace dans le bouillonnement culturel, industriel et artistique de la fin du XIX^e siècle, au cœur de l'univers d'Alice Guy. Notons cependant quelques erreurs (volontaires ? à effet narratif ?) malgré des recherches archivistiques évidentes, par exemple Alice Guy et Léon Gaumont n'ont pas vu le film *Arrivée d'un train en gare de la Ciotat* des frères Lumière le 22 mars 1895, puisqu'il n'a été projeté qu'en 1896, et Ferdinand Zecca n'a pas commencé sa carrière à Gaumont mais bien chez Pathé, avant de travailler brièvement avec Alice Guy. Quelques bruitages ajoutés aux films muets qui n'en ont pas besoin peuvent également faire grincer quelques dents. Si l'originalité du documentaire tient sûrement plus dans sa forme que dans son fond, l'on ne peut que souligner la beauté des archives filmiques et iconographiques choisies, et les images d'époque qui transportent très facilement le spectateur aux côtés d'Alice Guy dans le tourbillon frénétique de la Belle Époque.

Les deux films, malgré leurs nombreuses qualités, emploient trop souvent des raccourcis narratifs, faisant d'Alice Guy une victime de l'histoire, de son mari, de Léon Gaumont (et des historiens, surtout pour le film de Pamela B. Green) qu'il est nécessaire de sauver. La réalité des faits est plus complexe, car qui étudie le cinéma des origines connaît les difficultés des recherches, liées notamment aux erreurs d'attribution et à des archives incomplètes, pour n'en citer que deux. Alice Guy malheureusement n'a pas échappé à l'oubli dans lequel sont tombés de nombreux pionniers. Son nom mérite bien entendu amplement d'être connu de tous, et son œuvre analysée ainsi que son apport dans l'histoire du cinéma. La réalisatrice française a eu une vie indéniablement extraordinaire, une carrière brillante, et établi plusieurs « premières fois ». Cependant, il est dommage de se présenter, comme le fait la réalisatrice de *Be Natural*, telle la « sauveuse » d'Alice Guy, oubliant tous les films, documentaires, articles, livres et démarches universitaires entreprises chaque année pour étudier et faire connaître la pionnière^[2]. Si on ne peut nier ni le sexisme, les mensonges et la mauvaise foi qui ont jalonné la vie de la cinéaste et son historiographie, n'oublions pas que de nombreuses démarches et initiatives ont été entreprises de part et d'autre de l'Atlantique et qui ne doivent pas être occultées. Le documentaire d'Arte laisse quant à lui la part belle à Alice Guy, qui reste du début à la fin le cœur et moteur du film, grâce notamment à l'emploi de la lecture permanente de son autobiographie (quelque peu modifiée, rappelons-le), à la

première personne du singulier, comme si la réalisatrice commentait elle-même les images qui défilent sous nos yeux. Le cinéma d'Alice Guy est finalement mis en valeur, avec empathie et délicatesse.

Coraline Refort est doctorante en histoire du cinéma à l'Université de Florence, en cotutelle avec l'Université La Sorbonne Nouvelle. Sa thèse porte sur la filmographie française d'Alice Guy. Ses directeurs de thèse sont Laurent Véray en France et Cristina Jandelli en Italie. Elle a remporté le prix Fotogramma 2020 du meilleur mémoire de maîtrise de cinéma en Italie, décerné par l'AIRSC (Associazione Italiana per le Ricerche di Storia del Cinema, fondée en 1964).

[1] Retenons notamment *Elle voulait faire du cinéma* (Caroline Huppert, 1983) ; *Le Jardin oublié : La vie et l'œuvre d'Alice Guy-Blaché* (Marquise Lepage, 1995) et *Elle s'appelle Alice Guy* (Emmanuelle Gaume, 2017).

[2] Nous pouvons citer par exemple les livres *Alice Guy-Blaché, 1873-1968, La première femme cinéaste du monde*, (Victor Bachy, Institut Jean Vigo, Perpignan 1993) ; *Alice Guy Blaché: Lost Visionary of the Cinema*, (Alison McMahan, Continuum, New York 2002) ; *Alice Guy Blaché: Cinema Pioneer* (sous la direction de Joan Simon, Yale University Press, New Haven and London 2009) ; *Alice Guy, Léon Gaumont et les débuts du film sonore* (Maurice Gianati, Laurent Mannoni, John Libbey Publishing, New Barnet 2012). Citons également le Prix Alice Guy, créé par Véronique Le Bris en 2018, qui récompense la réalisatrice de l'année, ainsi que la conférence internationale « Women and the Silent Screen », qui a consacré tout un panel à Alice Guy en 2021.